

# Dire stop aux « assassins intellectuels »

**Alors que l'école fait partie des solutions à l'émancipation des jeunes filles, elle entraîne aussi des problèmes. Le harcèlement est notamment monnaie courante.**

## ● Au Bénin, Audrey RONLEZ

**S**i le nombre de filles inscrites à l'école ne cesse d'augmenter – notamment depuis que leurs frais de scolarité sont pris en charge par l'État –, il n'est pas encore suffisant. Le problème majeur est surtout qu'elles n'y restent pas assez longtemps. « On constate le plus d'abandon à partir de la 4<sup>e</sup>, quand la fille se développe physiquement », explique Lionel Bekoutona, directeur exécutif de GADEC ONG, partenaire de Plan dans la mise en œuvre des projets « Leadership » et « Grossesses & mariages précoces ».

« En général, si la fille n'a pas une bonne éducation, si on ne l'a pas bien surveillée ou conseillée, bien souvent, elle revient de l'école enceinte. » La soumission des filles envers leurs homologues masculins n'est pas pour rien

**« Même en cas de harcèlement ou de viol, il n'est pas si facile de renvoyer un agent de l'État. »**

dans ce phénomène. Mais la soumission aux professeurs non plus...

### Un harcèlement quotidien

Dans les établissements scolaires, certains professeurs (pas

même formés parfois pour la fonction qu'ils exercent) usent de leur autorité pour abuser certaines jeunes filles.

« Le problème est que, même si le directeur veut prendre une sanction, on ne renvoie pas si facilement un agent de l'État. Quand ils sont vacataires, c'est plus simple : ils sont renvoyés sur le champ. Par ailleurs, bien souvent, les parents ne veulent pas spécialement que l'école s'en mêle, prétextant que ce n'est pas leur enfant. Autant de facteurs qui font que trop souvent la sanction est légère. »

Et Raoul Sambieni, qui a été directeur durant 24 ans, d'ajouter : « Bien sûr, ce n'est pas normal. Ici, en Afrique, on essaye de suivre l'exemple européen, mais on n'arrive pas à vous suivre. Des lois existent et si une grossesse survient après un viol, l'auteur doit aller en prison. Mais les lois ne sont pas appliquées ; notamment souvent en raison du lien de parenté auteur – victime. »

Selon lui, le fait que les filles abandonnent plus rapidement l'école est un phénomène historique.

« Il y a toujours eu des mariages forcés et beaucoup se disent "si m'a fille s'épanouit à l'école, elle ne va pas se marier". Et les freins de la scolarité sont encore plus nombreux : grossesses, pesanteur sociologique ou extrême pauvreté obligeant les filles à travailler. Pour éviter cela, il faut sensibiliser, mais aussi pouvoir suivre ces élèves dans leur cursus le plus longtemps possible. »

ser, mais aussi pouvoir suivre ces élèves dans leur cursus le plus longtemps possible. »

M. Raoul ne veut pas pour autant laisser tomber. « En tant qu'éducateur, je ne peux que souhaiter que les filles aient le même

niveau intellectuel que les garçons. Une société sans femme est inutile et aberrante. Les femmes doivent être représentées à tous les niveaux de la société. »

### Soigner la source du savoir

Un problème significatif dans les écoles béninoises est le manque de professeurs qualifiés. « Avant, il suffisait d'avoir ton BAC pour devenir vacataire, mais depuis quelques années, le ministère demande BAC + 3. Bien enseigner n'est pas un métier facile. Être enseignant, c'est être à la source ; c'est pourquoi il faudrait durcir encore les règles. On dit souvent qu'il faut connaître beaucoup pour enseigner un peu »

et c'est tout à fait vrai. Le problème actuel est que le niveau d'exigence dans les écoles ne cesse de diminuer, surtout en français et c'est dangereux pour l'avenir. Je suis sûr que les enfants souffrent de cela. »

Et la conclusion du directeur à la retraite, qui comptait pas moins de 101 élèves dans sa classe de CM1 en 2010, fait même froid dans le dos : « Ce sont des assassins intellectuels et nous sommes les assassins ! » ■

# Une vie qu'elle n'a pas choisie

**S**akina a 15 ans et tient dans ses bras son fils, Daniel, 3 ans déjà et en bonne santé.

«Je ne pouvais pas retourner à l'école, mais je ne regrette pas car je dois m'occuper de mon fils», raconte un peu fataliste l'adolescente de Dassari.

Son fils, elle l'aime sans compter, comme si elle l'avait toujours désiré. Comme s'il n'avait jamais été le fruit d'un viol commis par son professeur de français quand elle entra à peine dans la puberté.

«J'ai commencé à sentir que

*mon corps changeait et j'en ai donc parlé à maman. Elle ne voulait rien entendre, juste que j'aie parlé à mon père. Bien sûr au début, ils étaient furieux, mais depuis qu'il est là, ils m'aident et l'aiment. Je n'ai plus de contacts avec le père et je n'en veux pas. Je ne veux d'ailleurs rien de lui.»*

Aujourd'hui, Sakina vend des «gato gato» d'igname, sur les marchés deux fois par jour. Dans la chaleur, elle cuit avec courage ses beignets dans l'huile bouillante. Pendant ce temps, Daniel reste avec son arrière-grand-mère. «Mais il

*ira bientôt à la maternelle. Je voudrais qu'il aille à l'école, longtemps, mais surtout qu'il ne connaisse pas ce que moi j'ai connu.»*

L'adolescente espère d'ailleurs que partager son histoire permettra à d'autres filles de ne pas se retrouver dans sa situation. «Plus on va en parler à l'école et à la maison, mieux ce sera. Moi, j'essaie maintenant de prendre tous les conseils qu'on me donne pour bien élever mon fils. Je veux m'occuper de lui. Je ne veux pas de mari, j'ai trop souffert.» ■ **A.R.**